This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

BARBÈS

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

(Tous droits réservés.)

Digitized by Google

Digitized by Google

BARBÈS

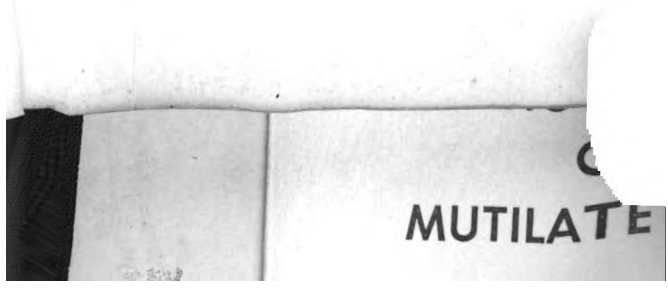
TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869
(Tous droits réservés.)

MUTI

Digitized by Google



Digitized by Google

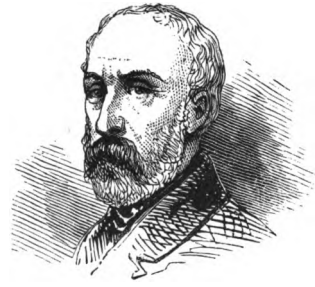
Digitized by Google

BARBÈS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



A. Barbier

Digitized by Google

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

BARBÈS

PAR

EUGENE DE MIRECOURT.

25

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1869

Tous droits réservés.

Digitized by Google

DC
269
B23
M67
1869

Digitized by Google

632493-128

BARBÈS

I

L'homme dont nous allons retracer l'existence pénible a été surnommé par Proudhon le *Bayard de la Démocratie.*

Comparer ce coryphée de l'insurrection au preux chevalier du Terrail, c'est presque se rendre coupable de blasphème.

L'héroïsme qui s'égare n'a pas les mêmes droits à l'admiration que l'hé-

Digitized by Google

roïsme dont nos annales et les éloges de la postérité consacrent la grandeur. Cependant, une fois cette différence établie, avouons qu'il n'est pas de figure dans tout le parti républicain qui porte à un plus haut degré que celle d'Armand Barbès l'empreinte de la loyauté et de la conviction.

Pourquoi ce cœur si noble, entraîné par le fanatisme politique, n'a-t-il conquis, hélas ! que les lauriers de la guerre civile ?

Devons-nous en accuser le milieu dans lequel Barbès a vécu ? Oui, peut-être.

Il a pris les idées malheureuses de son époque ; il a eu foi aux sociétés secrètes, aux moyens violents, à la régénération soudaine de sa patrie par un coup de main : fatal aveuglement, dont les cachots ont été l'expiation, et qu'il paye encore aujourd'hui par l'exil volontaire auquel il se condamne.

Digitized by Google

Barbès naquit, en 1810, à la Pointe-à-Pitre.

Sa famille est originaire du midi de la France, et son père, qui était allé chercher fortune à la Guadeloupe, revint des colonies au commencement de la Restauration, ramenant avec lui son fils très-jeune encore.

Armand fit de bonnes études au collége de Sorèze. Il fut appelé, à la mort de ses parents, à recueillir une fortune assez importante que, plus tard, on le vit consacrer tout entière au triomphe de la cause démocratique.

La révolution de juillet alluma ce cerveau méridional. Barbès se trouvait à Fourton, siége de ses propriétés, dans le voisinage de Carcassonne, lorsque survinrent les émeutes de 1834.

Il quitta précipitamment sa province et vint se lier à Paris avec toute la horde républicaine. Bientôt il fut arrêté, por-

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

teur d'une proclamation qui excitait le peuple à la révolte.

On l'emprisonna ; mais de puissants personnages, amis de sa famille, intervinrent.

Après deux mois de prévention, il fut déclaré *n'y avoir lieu à suivre* à son égard (style judiciaire). Notre fougueux démocrate, à quelque temps de là, se trouvait au nombre des individus étrangers au barreau qui, sous le titre de conseil des accusés, furent mandés par la cour, à raison d'une lettre publiée dans l'intervalle des débats. Il répondit aux juges :

« — Quoique vous nous excitiez par la forme brutale de vos questions, je ne veux pas vous donner le prétexte de faire une nouvelle orgie de pouvoir. Je n'ai ni signé, ni publié la lettre, ni autorisé la publication qui en a été faite. »

Enfin il se posa définitivement chez

Digitized by Google

les républicains par un coup d'éclat, l'évasion des prévenus enfermés à Sainte-Pélagie.

Voici l'histoire de cette fuite singulière.

Parmi les prisonniers se trouvait un maître maçon. En visitant la voûte d'une cave, dans laquelle M. Kersausie avait obtenu de placer sa provision de vin et de bière, cet homme reconnut que ladite cave se trouvait en partie sous le chemin de ronde, et qu'il ne fallait qu'un souterrain de peu d'étendue pour communiquer avec le jardinet d'une maison de la rue Copeau.

A la faveur de la liberté qu'on leur laissait dans la cour de promenade, les détenus parvinrent à pratiquer dans le mur de la cave, puis dans les terres, une ouverture de trente pieds de long sur trois pieds de large.

Ce travail terminé, des communica-

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

tions quotidiennes avec le dehors leur permirent d'organiser l'évasion.

Le propriétaire du domicile de la rue Copeau était un vieillard de soixante-dix ans, employé à l'administration de l'assistance publique.

Il se nommait Vatrin.

Sa femme, à peu près du même âge, restait constamment chez elle, avec sa concierge et un domestique. Ils occupaient seuls la maison et n'avaient aucun locataire. Tous les soirs, M. Vatrin allait se promener au Jardin-des-Plantes. Ces circonstances diverses furent connues de Barbès.

Un beau jour, dix minutes après la sortie du vieillard, trois personnes inconnues se présentent chez lui. L'une d'elles entre dans la maison et demande à écrire le motif de sa visite.

C'était Barbès.

Les deux autres, Etienne Arago, di-

Digitized by Google

recteur du Vaudeville, et mademoiselle Grouvelle, républicaine exaltée, qui figura plus tard dans l'affaire Hubert, restaient à la porte et la laissaient à dessein entr'ouverte.

Sur l'observation de la concierge, qui le priait de fermer cette porte, Arago répondit :

— Je suis avec une dame. Elle rattache sa jarretière dans la rue, et je ne peux pas la laisser dehors.

Pendant ce temps-là, des signaux extérieurs étaient donnés et reçus avec une exactitude précise. Bientôt le souterrain livra passage à trente prisonniers, qui sortirent successivement par une issue pratiquée dans le jardinet.

Ils vinrent frapper aux volets de la maison.

Barbès s'empressa d'ouvrir portes et fenêtres, tout en calmant la terreur de madame Vatrin.

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRA

— Rassurez-vous, lui dit-il, ce sont des détenus politiques, de braves garçons qui s'évadent et dont vous n'avez rien à craindre. Voici pour vous dédommager du dégât qu'ils ont fait chez vous.

En même temps il jetait sur une table quinze ou vingt pièces d'or.

Un quart d'heure après les prisonniers étaient libres. Chacun d'eux reçut une somme d'argent, avec l'adresse de la retraite qui lui était destinée.

La police ne put en découvrir un seul.

Dans le nombre de ceux qui durent ainsi la liberté à l'audace et à la générosité de Barbès, on peut en citer plusieurs qui acquirent, depuis, un renom dans les annales démocratiques : Berrier-Fontaine, Cavaignac, Chilman, Guinard, Napoléon Lebon, Guéroult, Vilain, Landolphe, Armand Marrast, Pornin et Vignote.

Etienne Arago et mademoiselle Grou-

Digitized by Google

velle comparurent devant le juge d'instruction Zangiacomi.

Pour Barbès, il ne fut nullement inquiété.

Quelques jours plus tard eut lieu l'attentat du boulevard du Temple, et la police vint saisir à son domicile une proclamation manuscrite, faite en vue de la chute du trône de Louis-Philippe.

Mais ne rapprochons pas le nom de Fieschi du nom de Barbès, de Barbès qui s'écria plus tard, en police correctionnelle :

« — Fieschi, monstre infernal ! Fieschi, vil instrument fait pour déshonorer et perdre à jamais le parti politique qui l'aurait employé ! »

II

L'année suivante, compromis au sujet des événements de la rue de Lourcine,

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

demandes et par réponses de la réception des adeptes dans la société des *Familles*. Plus tard, aidé de Blanqui, de Lamieussens, de Raisant et de Martin Bernard, il métamorphosa la société des *Familles* en société des *Saisons*. Elle comptait un millier d'hommes, quand la bataille fut décidée, en 1839.

Au mois d'avril, Barbès se trouvait encore dans le département de l'Aude, où il était allé prendre sa part de l'agitation électorale, quand il reçut une lettre d'Auguste Blanqui. Ce dernier l'appelait pour organiser l'émeute. Afin de dérouter la police, Barbès manifesta le projet d'aller à Marseille, puis à Toulon; mais, le 23, il était à Paris.

Le matin du 9 mai, il envoya rue Quincampoix, chez une vieille femme, la veuve Roux, passementière, qui jadis avait été son hôtesse, une malle très lourde, en lui faisant dire qu'elle contenait des effets et en la priant de la

Digitized by Google

lui garder jusqu'au retour d'un petit voyage qu'il allait faire à Versailles.

Cette femme déposa la malle dans sa cuisine.

Une revue insurrectionnelle avait été décidée par la société des *Saisons* pour le dimanche 12 mai. Aucun membre n'était prévenu du motif de la convocation ; Barbès, Blanqui et Martin Bernard ne le révélèrent que sur le terrain où l'on savait trouver des armes. Cinquante individus pénétrèrent chez la veuve Roux, qui était absente, défoncèrent la malle pleine de cartouches, et en jetèrent les paquets par la fenêtre à leurs compagnons restés dans la rue.

On donna le signal du départ.

La bande des émeutiers descendit jusqu'au pont Notre-Dame par les rues Saint-Martin, des Arcis et Planche-Mibray, s'arrêta sur le quai aux Fleurs pour charger les armes et marcha droit au poste du Palais-de-Justice.

Digitized by Google

Elle avait à sa tête un homme de grande taille, maigre, portant barbe et moustaches, vêtu d'une redingote de couleur foncée, et tenant à la main un fusil de chasse à deux coups.

C'était Barbès.

Il se dirigea vers l'officier et lui cria de rendre les armes.

— Plutôt la mort !

Telle fut la réponse du lieutenant Drouineau, qui tomba frappé d'une balle à l'instant même.

Quelques malheureux soldats furent victimes avec lui de la décharge faite à bout portant par les insurgés. Le poste fut envahi ; toutes les armes furent prises, et Barbès se dirigea vers l'Hôtel-de-Ville, où il entra sans coup férir. Il donna lecture d'une proclamation sur les marches.

Mais, apprenant que Blanqui venait d'être repoussé de la préfecture de po-

Digitized by Google

lice, il abandonna le palais municipal en toute hâte et se jeta dans les rues étroites d'alentour, où ses hommes élevèrent des barricades, que la troupe de ligne détruisit en un clin d'œil.

Barbès fut pris à huit heures du soir, au moment où il essayait de sortir de la circonscription dans laquelle se trouvait alors renfermée l'émeute.

Gagnant la rue Jean-Robert, après avoir quitté celle du Grand-Hurleur, il fut arrêté par un lieutenant de la garde municipale, M. Jean-Pierre Leblond, qui le reconnut pour s'être trouvé déjà face à face avec lui dans l'affaire de la rue de Lourcine. Du reste, il avait les mains ensanglantées et noires de poudre.

On alla prévenir le préfet de police de cette capture importante.

— Tuez-moi, je vous en conjure, tuez-moi ! criait Barbès aux militaires qu'on avait désignés pour le conduire en lieu sûr.

Digitized by Google

— Nous ne sommes pas des assassins, dirent les soldats, en réponse à cette prière désespérée.

III

L'ordonnance royale du 14 mai déféra le procès à la chambre des pairs.

M. le baron Pasquier, chancelier de France et président de la chambre, M. le duc Decazes, M. le comte de Bastard, M. le baron Daumont et MM. Barthe et Mérilhou furent chargés de l'instruction.

Devant le tribunal suprême, Barbès prit la parole en ces termes :

« — Je ne me lève pas pour répondre à votre interrogatoire. Si d'autres que moi n'étaient pas intéressés dans l'affaire, je ne me lèverais que pour protester contre vos prétentions judiciaires.

Digitized by Google

J'en appellerais à vos consciences, et vous reconnaîtriez que vous n'êtes pas ici des juges, mais des hommes politiques venant disposer du sort d'ennemis politiques. Je déclare que, le 12 mai, à trois heures, tous ces citoyens ignoraient notre projet d'attaquer votre gouvernement. Je déclare que j'étais l'un des chefs de l'association. C'est moi qui ai préparé le combat ; j'y ai pris part, je me suis battu contre vos troupes. Mais si j'assume sur moi la responsabilité de tous les faits généraux, je dois aussi décliner la responsabilité de certains actes que je n'ai ni conseillés, ni ordonnés, ni approuvés. Parmi ces actes, je cite la mort donnée au lieutenant Drouineau avec préméditation et guet-apens. Je le dis pour que la France m'entende. C'est là un acte dont je ne suis ni coupable, ni capable. Si j'avais tué ce militaire, je l'aurais fait dans un combat à armes égales, avec un partage égal de

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBR

champ, de rue et de soleil. Je ne l'ai pas assassiné. »

Pour tout le reste il déclara ne vouloir répondre à aucune question.

« — Ce n'est pas la peine, dit-il : ma tête répond pour moi ! »

La plupart des témoins reconnurent Barbès comme le chef des insurgés qui avaient pris le poste du Palais-de-Justice ; mais quand le président demanda si l'on avait tiré sur Drouineau avant la décharge générale et si l'individu qui avait tiré était le chef de l'insurrection, les témoignages furent contradictoires. Du reste, le procès-verbal signé par le docteur Roy constatait que les blessures du lieutenant provenaient de coups de feu partis de droite et de gauche et non en face. Les coaccusés de Barbès déclarèrent que celui qui avait tiré le premier sur Drouineau était un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Ferrari, mort dans le cours de l'émeute.

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02613 4943

Aux épisodes terribles de ce drame judiciaire vinrent se joindre des épisodes grotesques. Le sieur Casimir Gros, chef de la station des *Favorites,* déposa en ces termes :

« — J'étais à mon bureau, lorsque j'entendis la détonation d'un pistolet. Voyant paraître l'un des insurgés, je le crus atteint d'un coup de feu et je lui dis : — Vous êtes blessé ? Il me répondit brutalement : — Non ! Jamais un Français n'est blessé ! » *(Rires dans la salle.)*

En présence de l'obstination de Barbès à se taire, le président Pasquier lui dit :

« — Je dois humainement vous avertir que, si vous avez le moyen de repousser des dépositions *aussi formelles*, il serait contraire à la raison de ne pas en user. En aucun pays du monde il ne peut y avoir de situation politique auto-

REMOVE
R
E CARDS

Digitized by Google

risant un citoyen à se mettre à la tête de gens armés, pour attaquer et tuer des soldats chargés de maintenir la paix publique, et cela sans déclaration de guerre. Je n'admets la possibilité d'une guerre civile en aucun cas ; mais, ici surtout, il y a une sorte de sentiment qui avertit les hommes que, même marchant les uns contre les autres, ils ne doivent pas commettre un meurtre de sang-froid. »

Barbès répondit fièrement :

« — Je n'ai pas la prétention de discuter avec vous les situations politiques. Mon système, c'est d'imiter l'Indien. Lorsque la fortune de la guerre l'a fait tomber au pouvoir de ses ennemis, il n'a pas recours à des paroles oiseuses pour éviter la mort : il offre tout bonnement sa tête à scalper. Je fais comme l'Indien. »

Le réquisitoire du procureur général

Digitized by Google

Franck-Carré fut écrasant. Il traça le portrait des républicains en quelques phrases aussi justes qu'énergiques.

« Organiser la guerre civile, troubler par les armes le calme d'une population paisible, jeter dans les familles le deuil et l'effroi, faire couler en une heure dans nos rues plus de sang que les crimes vulgaires n'en répandent en une année dans toute la France ; rien ne coûte à ces hommes, rien ne les arrête, rien n'est capable de les corriger d'une obstination maudite. Leur foi suffit à leurs yeux pour les absoudre et leur audace pour les honorer. Ils parlent de leur cause comme si elle était légitime, de leurs efforts comme s'ils n'étaient pas criminels, de leurs combats comme s'ils n'étaient pas impies ! »

Etienne Arago, défenseur de Barbès, s'éleva très-énergiquement contre l'accusation d'assassinat.

Digitized by Google

« Barbès, dit-il, est un homme politique ardent ; mais c'est le modèle de toutes les vertus humaines, des vertus privées comme des vertus publiques. Voyant autour de lui végéter dans la misère et dans la souffrance un trop grand nombre d'hommes pour qu'il lui fût possible de les secourir tous, il leur dit : On vous a fait des promesses qui ne se réalisent pas. Depuis longtemps nous attendons, c'est trop longtemps attendre ! Et il descendit dans la rue. C'est un insurgé, ce n'est point un assassin. »

La Cour, avant de prononcer l'arrêt, crut devoir demander à Barbès s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense.

« — J'ai, répondit-il, à protester encore et définitivement contre l'accusation d'avoir assassiné Drouineau. Si vous refusez de me croire ; si, par cela même que je n'ai pas voulu vous reconnaître pour mes juges, vous me condamnez aussi sur ce second chef, que je re-

Digitized by Google

pousse, non comme plus grave, ce n'est pas mon intention, mais parce qu'il est injurieux, je remercie le destin d'avoir été choisi entre beaucoup pour donner à la noble cause dont j'ai été le serviteur la plus grande preuve de dévouement, pour lui faire le plus grand de tous les sacrifiees. Je ne parle pas du sacrifice de ma vie, je parle du sacrifice de mon honneur. Les jeunes victimes que Tibère faisait déflorer, avant de les livrer au bourreau, en étaient-elles moins pures aux yeux du ciel et aux yeux des hommes ? »

Déclaré coupable du fait d'insurrection, Armand Barbès fut déclaré, en outre, *l'un des auteurs* de la mort du lieutenant Drouineau, et la cour des pairs le condamna à la peine capitale.

L'impassibilité qu'on avait remarquée chez lui durant les débats ne l'abandonna point pendant la lecture du sinistre arrêt. Il se contenta de dire :

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

« — Je m'y attendais, c'est bien ! Seulement je regrette que d'autres condamnations soient prononcées, car je suis seul coupable. »

IV

On sait comment la clémence de la cour citoyenne, sollicitée par une famille en pleurs et par Victor Hugo, commua la peine d'Armand Barbès en celle des travaux forcés à perpétuité.

Le chef de l'insurrection du 12 mai a raconté ses impressions, au moment où il s'attendait d'une minute à l'autre à être conduit à l'échafaud, dans une brochure qui a pour titre : *Deux jours de condamnation à mort.*

Bientôt on le transféra au Mont Saint-Michel. C'était là qu'il devait subir sa peine.

Digitized by Google

Dans le volume qui concerne Blanqui, nous raconterons les traitements barbares ordonnés, ou tout au moins autorisés par le ministère de l'époque, contre les captifs retenus dans cette prison d'État. Mieux valait dresser pour eux l'échafaud que de leur accorder une grâce dérisoire qui se traduisait en un martyre incessant. Tantôt l'on apprenait qu'un de ces malheureux, n'y pouvant plus tenir et perdant tout à la fois force et patience, avait eu recours au suicide. Tantôt c'était un autre dont la raison venait de s'enfuir, ne laissant plus aux gardiens des geôles qu'un corps à supplicier.

Fulgence Girard, dans son *Histoire du Mont Saint-Michel*, nous donne à ce sujet d'horribles détails. Jugez-en par le récit de l'étudiant Béraud que nous lui empruntons :

« Je vis ma chambre envahie par vingt bourreaux, le sabre nu, la fureur

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

dans les yeux. On me saisit et on me mit les fers aux pieds et aux mains. Le serrurier fut appelé pour les river ; on me traîna ensuite aux loges par les fers des pieds et en me frappant à plusieurs reprises. Arrivé aux loges, je demandai l'inspecteur ; on me menaça du bâillon si je ne me taisais pas. Les fers avaient fait enfler mes pieds et mes mains. J'essayai, au bout de vingt-quatre heures, d'arracher un clou à la muraille ; j'y parvins avec mes dents, et, après deux heures d'efforts, je réussis, en tournant la vis, à desserrer un peu mes fers. Mais ce fut pour mon malheur. Le soir, une ronde de gardiens vint les visiter, et Turgot, s'apercevant qu'ils étaient desserrés, me maltraita et envoya chercher un tourne-vis. Avec l'aide de Gaillard, il tourna vigoureusement la vis, et aussitôt le sang jaillit. Je sentis mes os broyés. La douleur m'arrachait des cris; mais ils tournaient toujours.

Digitized by Google

« Voyant que j'avais encore mes lunettes, il me les arracha.

« *Des misérables comme vous*, me dit-il, *ne doivent rien avoir*.

Puis, tirant son sabre, il ajouta d'un ton furieux de menace :

— *Le premier qui raisonne, je le lui passe à travers le ventre!*

« Je tombai évanoui sur les dalles et je restai sans connaissance, tant les douleurs que j'éprouvais étaient vives. Ils me laissèrent ainsi, et pendant la nuit ils revinrent régulièrement visiter les anneaux qui m'entraient dans les chairs. Ainsi firent-ils toute la journée, de deux heures en deux heures, et la nuit suivante. Le surlendemain, huit heures après la visite du médecin qui vint pour juger de mon état, on m'enleva ces fers. Déjà malade d'une affection de poitrine avant d'aller aux loges, ma situation empira beaucoup. Je fis de nou-

Digitized by Google

veau appeler le docteur et je réclamai ses secours.

« — C'est inutile, Monsieur, fut sa réponse.

« — Comment, inutile ?

« — Eh ! sans doute. Vous n'avez plus que onze mois à rester en prison ; d'ici là, vous ne mourrez pas.

« — Mais je puis mourir le lendemain de mon départ.

« — Cela ne me regarde plus !

« Et il sortit. »

La cellule où on retenait Barbès était située à l'étage inférieur du local connu sous le nom de *Grand exil* et plus vulgairement appelé *Cachot des doubles grilles*. On y entre par le bas du grand escalier, dont la construction est due à Guillaume de Lamps. Cet escalier mène à la plate-forme du *Saut-Gautier* et à l'église.

Digitized by Google

Barbès était en proie, lui aussi, à une affection de poitrine.

Il ne se plaignait pas et souffrait sans espérer de remède à son mal. Enfin le gouvernement, effrayé des révélations indiscrètes des journaux, lui accorda l'autorisation de respirer un air moins meurtrier que celui du Mont Saint-Michel.

On le transféra dans une prison de Nîmes.

Ce fut là qu'il reçut la nouvelle de la révolution de 1848 et l'annonce de sa mise en liberté.

V

Il vole aussitôt à Paris, où il arrive le 1er mars.

A sa descente de la voiture de Clermont, il est reconnu par trois hommes

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBR

du peuple qui lui sautent spontanément au cou. L'ex-captif du Mont Saint-Michel ne peut maîtriser son émotion et pleure de joie.

— Mes amis, dit-il aux ouvriers, ce n'est pas tout que d'avoir été grands pendant le combat, il faut se montrer généreux après la victoire. Pour moi, je mourrais de chagrin, si je savais faire endurer à mes ennemis vaincus le quart de ce qu'ils m'ont fait souffrir depuis neuf ans.

Nobles paroles dont nous garantissons l'authenticité, et qui peignent le cœur de cet homme étrange.

Barbès fut nommé colonel de la douzième légion de la garde nationale. Il eut en outre la présidence d'un club installé dans la salle du bal Molière.

Ce club se mit en rapport avec la *Société des Droits de l'homme*, reconstituée par le citoyen Villain, avec l'appui

Digitized by Google

d'une portion du gouvernement provisoire, pour contrebalancer l'influence du club Blanqui.

On sait qu'un des plus somptueux locaux du palais ci-devant Royal avait été mis à la disposition de l'état-major de ladite *Société des Droits de l'homme.* Elle prenait pour drapeau politique la fameuse déclaration de Maximilien Robespierre. Son but était de réunir le plus d'adhérents possible, afin de les grouper en clubs-succursales dans tous les arrondissements de Paris, dans les principaux centres de la banlieue, et de les organiser en sections armées.

Le club de Barbès s'appelait *Club de la Révolution.*

Sans contredit c'était le plus tumultueux et le plus bruyant de tous. Il était rare qu'on pût s'y expliquer, avec la parole du moins.

Un soir, le président trouva sur son fauteuil le quatrain qu'on va lire :

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

C'est à qui dans ton club parlera le plus haut.
De ce concert cacophonique
Je conclus que toujours, malgré la République,
Nous avons une cour, la cour du roi Pétaud.

La très-grande majorité des membres de ce club étaient de véritables *sans-culottes*, dans toute l'acception du mot. Ils se donnaient pour mission d'élaborer une multitude de décrets, qui, à l'avènement du dictateur Barbès, devaient trouver leur application immédiate.

Néanmoins il y avait des impatients que cela ne contentait qu'à demi. L'un d'eux formula ses griefs par cet autre quatrain jeté dans l'urne :

Ah ! que nous serions satisfaits,
Si, toujours patriotes,
Au lieu de faire des décrets,
Vous faisiez des culottes !

Ce terrible club avait donc son côté ridicule.

Ainsi, par exemple, Barbès avait dé-

Digitized by Google

cidé que les candidats choisis pour figurer à l'Assemblée nationale seraient portés en triomphe. Et, désirant que la chose se fît en bon ordre, il avait désigné deux des citoyens les mieux membrés de l'assistance pour prêter leurs épaules aux triomphateurs.

Voilà ce qu'on appelle un impôt établi sur la vigueur musculaire.

Barbès, après chaque séance, payait leur travail, à cinquante sous l'ovation.

De ce qui précède, on ne doit pas conclure précisément que le *Club de la Révolution* n'était qu'une assemblée de fous et d'énergumènes. [1] Il s'y prononça

1. Un des membres les plus violents de ce club était le citoyen X..., ex-commis chez un illustre éditeur de la rue de Seine, qui l'avait cité en police correctionnelle pour abus de confiance. Un frère et ami révéla tout à coup que ledit citoyen était inscrit à la police sous le numéro *mille*. Sommé de s'expliquer, X..... dé-

Digitized by Google

parfois de belles paroles, et notre devoir est de les recueillir. Certain démagogue épileptique ayant osé crier un soir à la tribune :

— Il faut deux cent mille têtes !

— Ah ! mon ami, tu as perdu la tienne, lui dit Barbès.

Une autre fois, quelqu'un ayant prononcé le nom de la citoyenne Sand :

— Ne me parlez pas de cette femme-là, dit le président. C'est un bas-bleu usé qui fraternise avec les tricoteuses pour se refaire.

Lors de la distribution des drapeaux à l'Arc de l'Étoile, le colonel Barbès à cheval s'avança au milieu des plus vifs applaudissements, et dit au gouvernement provisoire :

clara à ses collègues du club qu'il ne reconnaissait pas leur juridiction et prit la fuite. (Voir à ce sujet le livre de M. Alph. Lucas, intitulé *Clubs et Clubistes*, pag. 230.)

Digitized by Google

« — Si la légion que j'ai l'honneur de commander est la dernière par son numéro d'ordre, elle sera la première, soyez-en sûrs, à défendre la République ! »

Élu représentant du peuple par le département de l'Aude, il alla s'asseoir à l'extrême gauche, à côté d'Étienne et d'Emmanuel Arago. Dès le début, il se posa en républicain socialiste et jeta la terreur dans les rangs de la droite. Les journaux du temps recueillent à ce sujet un détestable calembour, prononcé en pleine chambre.

« — Ma parole d'honneur, c'est un vrai *Barbès*-Bleu ! » s'écria un représentant légitimiste.

Et, puisque nous en sommes au chapitre des calembours, on accuse formellement le député de l'Aude d'en avoir commis une kyrielle à propos de l'arrivée au pouvoir des citoyens, Buchez, Trélat et Recurt.

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

« — Puisque nous avons trois médecins au gouvernement, aurait dit Barbès, qu'a-t-on besoin de moi ? Voilà le pays gouverné par des *ordonnances*, et nous verrons les *remèdes* que ces gens-là vont apporter au *corps-social*. Malheur à eux s'ils ne nous font pas jouir d'une bonne *constitution !* »

Le héros du 12 mai a commis bien des fautes, et il pouvait se dispenser d'en accroître le nombre, en blessant le bon goût par cette atroce équivoque pharmaceutique et sociale.

VI

Arriva le 15 mai 1848. Il est notoire que Barbès, dans son club, s'opposa vivement à cette manifestation dangereuse.

Le témoignage du représentant Hip-

Digitized by Google

polyte Detours au procès de Bourges en est une preuve évidente.

« Vers le 17 mai, dit-il, j'assistais au banquet des élèves de Sorèze. Une place vide était à côté de moi ; le citoyen Barbès vint l'occuper. Il me demanda quelles étaient mes opinions ; je lui dis que j'avais des idées arrêtées sur les choses, mais non sur les personnes. Il m'invita à assister à une réunion qui aurait lieu, le 24 au soir, chez le citoyen Louis Blanc. Pendant le dîner, il m'exprima les sentiments les plus modérés et les plus généreux, et je dis à un de mes amis :

« — Tu le vois, ce Barbès dont on nous faisait peur, est aussi modéré que nous.

« On parla des Montagnards et des Girondins. M. Barbès repoussa cette distinction et déclara qu'il ne devait y avoir ni Montagnards ni Girondins, du moins

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBR

parmi les élèves de Sorèze. Le 14, je me rendis chez M. Louis Blanc. On y développa des principes qui sont les miens : une seule chambre, pas de président. Jugeant à propos de donner quelques explications, je dis que j'avais l'honneur d'être catholique et que je voulais la plus grande liberté religieuse. M. Barbès parut s'étonner qu'on pût douter que ces sentiments fussent les siens. Le citoyen Thoré soutint que la liberté de discussion devait être entière, quand même elle irait jusqu'à nier la République. Un membre de la réunion dit que la manifestation du lendemain serait beaucoup plus grave qu'on ne pensait. Barbès s'écria que sans doute c'était Blanqui et son club qui cherchaient à donner ce caractère à la manifestation. Il parla de Blanqui avec hostilité et manifesta chaleureusement le désir de s'opposer à tout désordre. On comptait si peu sur la gravité du mouvement qu'on

Digitized by Google

s'ajourna pour dîner, le lendemain, 15.»

Ainsi finit la déposition de M. Detours.

Revenons à l'histoire de l'Assemblée envahie. Barbès, au moment où les émeutiers parurent, s'élança aussitôt à la tribune, disputant la parole à plusieurs de ses collègues.

— C'est dans votre intérêt à tous que je veux parler ! s'écria-t-il.

— Nous n'avons pas besoin de votre protection ! répondit le représentant Lacrosse.

Il parvint néanmois à se faire entendre.

— Citoyens, dit-il, que l'Assemblée prenne en considération la requête qu'on lui présente ; qu'elle s'associe au vœu du peuple, et que par conséquent elle déclare que le peuple a bien mérité de la patrie. (« Vive Barbès ! » cria la foule.)

Digitized by Google

Quelques minutes après, comme le bruit des tambours arrivait aux oreilles de l'Assemblée, Barbès, dont le cerveau s'exaltait de plus en plus, s'écria :

— Pourquoi bat-on le rappel ? Qui a donné l'ordre de battre le rappel ? Que celui-là soit déclaré traître à la patrie et mis hors la loi ! (*Immense acclamation.*)

Le malheureux se laissait enivrer par les applaudissements populaires, lui qui, nous le répétons, avait été complétement étranger à l'organisation de l'émeute. Il cédait à une sorte d'ivresse et se grisait avec ses discours mêmes.

Barbès est incapable de mentir, et nous allons l'entendre, au procès de Bourges, expliquer sa conduite dans un sens analogue.

— J'étais, en effet, contre la manifestation, dit-il à ses juges. Mais quand j'ai vu la tournure que prenaient les choses,

Digitized by Google

j'ai compris que je devais suivre le mouvement et aller là où se constituent les gouvernements populaires. J'accepte donc la responsabilité de tout ce qui s'est passé ce jour-là. Quand j'ai vu les représentants confirmer en quelque sorte la dissolution et se sauver [1], j'ai pensé que ma place était à l'Hôtel-de-Ville.

Au milieu de la confusion indescriptible qui régnait à la chambre, des hommes du peuple s'emparèrent de la personne de Barbès, malgré sa résistance énergique, et le portèrent en triomphe.

En luttant contre eux, il finit par se trouver mal.

On lui apporta un verre d'eau sucrée. Pendant qu'il buvait, la foule lui cria plusieurs noms pour constituer un

1. Les représentants ne s'étaient pas sauvés ; ils s'étaient retirés dans les salles de conférence.

Digitized by Google

gouvernement provisoire. Entre ces noms était celui de Blanqui.

Barbès, déjà fort pâle, devint livide. Il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un et dit :

— Ne me parlez pas de cet homme-là ! S'il ose se présenter, je lui casse la tête ! [1] Nous serons tous tombés, je le jure, avant qu'il monte au pouvoir.

Il fut alors entraîné par le flot populaire.

Tout en marchant, sa tête s'enflamma de plus en plus. Le vieux journaliste Claudon, qui humait sa demi-tasse au café d'Orsay, le vit passer se dirigeant à grands pas vers l'Hôtel-de-Ville.

— Diable ! diable ! ah ! ça ils veulent

1. Déposition du témoin Eugène Guyon, sous-inspecteur de chant dans les classes primaires, alors chef de bureau du gouverneur de l'Hôtel-de-Ville.

Digitized by Google

donc faire un nouveau gouvernement ? murmura Claudon. Décidément, c'est un *parti pris !*

Ce jeu de mots traduisait à merveille l'expression de stupeur profonde de la population parisienne, stupeur qui allait se changer bientôt en indignation et en colère.

Beaucoup d'ouvriers, voyant passer Barbès, haussaient les épaules et se disaient à voix basse :

— Le malheureux ! il est perdu !

VII

Quand la colonne d'insurgés déboucha sur la place de Grève, elle y trouva la 9e légion, qui stationnait le long du quai, et dont le colonel donna l'ordre de croiser la baïonnette ; mais aux cris que

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF
THE UNIVERS
LIBR

l'Assemblée était dissoute, il fit mettre la crosse en l'air.

Aux portes de l'Hôtel-de-Ville, la garde républicaine fut surprise. Les sentinelles ordinaires en défendaient seules l'approche, et le commandant Rey ne se doutait de rien.

Voyant arriver la bande révolutionnaire, il descend et se trouve en face de Barbès son ami personnel. Ils n'étaient séparés que par l'épaisseur de la grille.

— Que viens-tu faire ? dit le commandant. Retire-toi, tu vas compromettre la République.

— L'Assemblée est dissoute, répondit Barbès exalté. Nous venons former un gouvernement provisoire et prendre des mesures pour arrêter l'anarchie.

Rey demeura confondu.

Néanmoins la chose ne lui parut pas

Digitized by Google

impossible, à une époque où chaque jour était marqué par un événement.

— Mon ami, continua Barbès, je t'en conjure, ouvre-moi la grille !

Le commandant flottait indécis.

— Eh bien, dit-il, attends-moi ; je vais chercher des ordres.

Il partit tout courant trouver Marrast, afin de savoir de lui ce qu'il y avait à faire dans la circonstance.

Or, la porte de la grille contre laquelle s'appuyait Barbès avait une serrure, brisée jadis en Février, et dont on avait depuis lors négligé la réparation. Au bas de la porte, un simple verrou, glissant dans le pavé, consolidait, ou plutôt ne consolidait pas la grille. Les insurgés poussent ; le faible appui cède, et plusieurs centaines d'individus pénètrent dans l'intérieur de l'édifice, en criant :

— Vive Barbès ! Vive Albert !

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF
THE UNIVERS
LIBR

Mais la masse du peuple refuse de les suivre et reste silencieuse sur la place de Grève.

Ne s'apercevant pas du petit nombre de ceux qui l'accompagnent, Barbès pénètre dans le grand salon.

Des secrétaires officieux s'improvisent et, pendant une demi-heure, on copie des listes indiquant le nom des membres du gouvernement. On présente des ordres écrits à Barbès, qui les signe ; puis on ouvre les fenêtres, et l'on jette des proclamations à la foule qui regarde ce mouvement bizarre. Elle se demande si les hommes qui agissent ainsi ont bien toute leur raison : elle les voit presque seuls au milieu de ce palais rempli d'une garnison immobile et entouré de garde nationale.

Quatre heures sonnent à la grande horloge.

Tout à coup on aperçoit, poussant des

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02613 4943

REMOVE
OR
E CARDS

Digitized by Google

de la Manche se montrait aussi honnête que brave ; mais chez lui la cervelle absente faisait tort aux qualités les plus précieuses de l'esprit et du cœur.

Barbès, à son exemple, s'est battu toute sa vie contre des moulins à vent.

FIN

Mirecourt. — Typ. L.-Ph. Costet.

THE UNIVERSITY LIBR

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02613 4943

REMOVE
OR
E CARD

Digitized by Google

THE UNIVERSITY LIBRARY

EN VENTE :

Jules Favre.
Victor Hugo.
Berryer.
Le Père Félix.
Balzac.
Châteaubriand.
Odilon Barrot.
Villemessant.
Dumas père.
Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).
Auber. — Offenbach.
Rosa Bonheur.
Emile de Girardin.
Mgr Dupanloup.
Rose Cheri. — Bouffé.
Timothée Trimm.
Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.
Gavarni.
Théophile Gautier.
Crémieux.
Garibaldi.
Sainte-Beuve.
Paul de Kock,
Jules Janin.
Barbès.
Lacordaire.
Guizot.
Lamartine.
Béranger.
Lamennais.
Charles Monselet.
Ponsard.
Augustine et Madele Brohan.
Cavour.
L'Impératrice Eugé
Bismark.
Ingres.
Alphonse Karr.
Mazzini.
Canrobert.
François Arago.
Armand Marrast.
Havin.
Méry.
Victor Cousin.
Mme Arnould Pless
Elie Berthet. — Etien Arago.
Arnal. - Adolphe Ada
Cormenin.
Mélingue.
Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64. rue Bonaparte.

Digitized by Google